

Le mythe des ethnies dans les romans de l'Ouest canadien : du père dominateur à la mère conciliatrice

E. D. Blodgett

Volume 9, numéro 1, automne 1983

Guy Dufresne

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/200425ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/200425ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Blodgett, E. D. (1983). Le mythe des ethnies dans les romans de l'Ouest canadien : du père dominateur à la mère conciliatrice. *Voix et Images*, 9(1), 119–137. <https://doi.org/10.7202/200425ar>

Le mythe des ethnies dans les romans de l'Ouest canadien : du père dominateur à la mère conciliatrice

par E.D. Blodgett, Université d'Alberta

*Incongruous elements have to be assimilated,
have to be welded into one harmonious whole,
if Canada is to attain the position that we who
belong to her by right of birth and blood, claim
for her.*¹

*Un Anglais est sans doute un hérétique.*²

La lecture habituellement faite des littératures minoritaires de l'Ouest canadien ramène fréquemment l'expression littéraire à un niveau événementiel, documentaire ou sociologique, voyant dans les textes la lutte d'un groupe ethnique particulier pour s'enraciner dans le pays d'adoption, oubliant qu'on a affaire, dans les romans par exemple, à des systèmes linguistiques et narratifs spécifiques.³

Tout en n'ignorant pas l'intérêt d'une lecture sociologique, l'étude qui suit voudrait privilégier les niveaux actantiels et autotéliques de certains de ces récits. J'aimerais en particulier rappeler la force d'un schème fondamental : le conflit entre un père tyrannique et sa fille adolescente, puis la transformation récente de ce schème, ne serait-ce que pour montrer que cette littérature réputée ethnocentriste n'en est pas moins féminine sinon féministe avant la lettre, dans une sorte de préhistoire de la littérature des femmes d'aujourd'hui.

Maints critiques sont d'avis que les écrits de l'Ouest canadien rural sont univoques. Ils appartiennent à l'une des sphères de la littérature

-
1. Déclaration du Ministère de l'éducation du Manitoba, citée dans Richard Clippingdale, *Laurier : His Life and World*. Toronto, McGraw-Hill Ryerson Ltd., 1979, pp. 142-3.
 2. KIRIAK, Ilya, *Sons of the Soil*, traduit en anglais par Michael Luchkovitch, abrégé par Laura Goodman Salverson. Toronto, Ryerson, 1959, p. 187.
 3. Voir, à titre d'exemple, le numéro spécial de *Canadian Ethnic Studies/Études ethniques au Canada*, vol. XIV, n° 1 (1982) and *Identification, Ethnicity and the Writer in Canada*. Edmonton, The Canadian Institute of Ukrainian Studies, 1982.

canadienne-anglaise, et leurs thèmes principaux, tels que les définit Henri Kreisel dans un article des plus féconds, sont la conquête de la terre et « la réclusion de l'esprit ». ⁴ Le professeur Kreisel ne fait pas de distinction entre les termes « immigrant » et « ethnique » (qui est d'un peuple minoritaire); il semble ainsi sous-entendre que tous les romans dont il traite sortent d'un même moule, de l'œuvre de Martha Ostenso à celle de Margaret Laurence. D'ailleurs, ni Laurence Ricou, dont l'étude *Vertical Man/Horizontal World* ⁵ s'inspire des observations de Kreisel, ni Dick Harrison ne proposent une distinction valable entre le groupe dominant et les autres groupes ethniques. ⁶ Cette façon de traiter les œuvres de l'Ouest s'explique par le fait que le gros du corpus est écrit en anglais. Comme on le sait, hors Québec, l'anglais est la *lingua franca* de la majorité des écrivains néo-canadiens. On peut néanmoins se demander s'il existe « une voix ethnique » (minoritaire) dans le roman de l'Ouest Canadien. ⁷

Dans une société où, selon le *Rapport de la Commission royale sur le bilinguisme et le biculturalisme*, chacun possède un caractère ethnique, et où le caractère ethnique de certains domine plus que celui des autres, il y a de toute évidence une coïncidence des attributs économiques et culturels. Et certaines occupations, certains comportements, certaines croyances et traditions sont perçus comme « étrangers ». L'appartenance à une minorité ethnique semble ainsi conférer le statut d'objet : la condition ethnique équivaut à une différence. Dans *A Jest of God*, le premier roman du cycle de Manawaka de Margaret Laurence, le narrateur présente au lecteur Nick Kazlik, l'amant de Rachel :

Maman avait l'habitude de dire : « Ne joue pas avec ces jeunes de Galicie. » Comme ça semble bizarre aujourd'hui. Ils ne venaient pas de Galicie, ils venaient d'Ukraine, mais cela n'avait aucune importance pour ma mère. Elle disait Galicien ou *Bohunk*. Moi aussi, je suppose. ⁸

4. KREISEL, Henry, « The Prairie : A State of Mind », dans *Mémoires et Transactions de la Société royale du Canada*, 6, série 4, 2^{ième} partie, 1968. J'ai utilisé la réédition plus facilement disponible dans Eli Mandel, *Contexts of Canadian Criticism*. Chicago, University of Chicago Press, 1971, pp. 254-266.
5. RICOU, Laurence, *Vertical Man/Horizontal World*, Vancouver, University of British Columbia Press, 1973.
6. HARRISON, Dick, *Unnamed Country : The Struggle for a Canadian Prairie Fiction*. Edmonton, University of Alberta Press, 1977. Même si Harrison est conscient de la distinction entre le groupe dominant et les autres groupes ethniques (voir pp. 180-1), il n'en fait pas une problématique du roman des prairies. Dans la seule autre étude d'importance de la littérature des prairies (Edward McCourt, *The Canadian West in Fiction*, éd. rev., Toronto, Ryerson, 1970), on trouve les mêmes réticences.
7. L'expression est tirée de l'article très controversé d'Eli Mandel, « Ethnic Voice in Canadian Writing », réédité à plusieurs reprises. J'ai utilisé le texte publié dans *Another Time*, Erin, Ont., Press Porc-épic Ltd., 1977.
8. LAURENCE, Margaret, *A Jest of God*. Toronto, Macmillan, 1966, p. 63. *Bohunk* : contraction des noms Bohémien et Hongrois, terme péjoratif utilisé pour décrire les travailleurs immigrants venus d'Europe de l'Est. Le terme laisse sous-entendre qu'ils sont tous maladroits, incapables de faire du bon travail.

Quand la mère de Rachel lui dit peu après que Nick est le fils du laitier, elle lui rappelle qu'il n'est pas issu de la bonne classe sociale et de la «bonne origine». La nature de la liaison de Nick et de Rachel est très claire, prévisible même. Il l'abandonne tout simplement quand elle lui fait comprendre qu'elle voudrait un enfant de lui. En ne revenant jamais, Nick renforce implicitement son «étrangeté» morale dans l'esprit du lecteur.

La méfiance est d'ailleurs l'un des traits familiers du roman des ethnies et il n'est pas nécessaire d'aller à Manawaka pour la trouver. Pourtant, on prend généralement pour acquis que l'entraide est l'un des traits distinctifs de la vie des pionniers dans l'Ouest et que, par conséquent, les petits groupes ethniques y sont traités avec plus d'égards.⁹ Les reportages de Gabrielle Roy illustrent brillamment cette attitude. Dans les textes réédités sous le titre de *Fragiles Lumières de la terre*, G. Roy décrit l'établissement de plusieurs immigrants de l'Europe de l'Est, des Huttérites, des Doukhobors, des Mennonites, des Juifs, des Tchèques qui avaient fui le pays des Sudètes avant la Seconde Guerre Mondiale, et des Ukrainiens. Il faut remarquer que dans tous les cas c'est elle l'étrangère qui observe ces communautés et qui s'y intègre. Qu'y découvre-t-elle? Parmi les Huttérites, «(une) paix chaude et imprévue».¹⁰ Les Doukhobors «...n'ont pas perdu leur douceur. Ni l'amour des fleurs, des oiseaux, de la verdure dont ils s'entourent comme pour défier le présent» (p. 42). Les Mennonites sont «(un) peuple qui n'a pas livré d'orageuses batailles pour garder sa foi et sa langue, mais qui, tranquillement, d'une façon douce et têtue, en arrive à suivre sa volonté» (p. 53). L'avenue Palestine est pleine de «la gaieté juive» (p. 61). La douceur caractérise les Tchèques, et ce, en dépit du fait qu'ils peuvent à peine s'entendre les uns avec les autres. Ce sont enfin les Ukrainiens qui, chez Roy, réunissent toutes les caractéristiques que les autres groupes partagent : «une teinte indéfinissable de rudesse et d'extrême douceur, de violente gaieté et de violente protestation...» (p. 86). Elle les choisit pour en faire un éloge qui, bien sûr, trahit un rapport privilégié : «On pourrait les comparer à nous du Canada français. Comme nous, ils ont une nostalgie du passé qui revient dans leurs fréquents discours» (p. 78). Par conséquent, les Ukrainiens perdent leur statut d'objet : ils deviennent sujets autant que la journaliste elle-même. Elle conclut en disant :

le groupement ukrainien au Canada, le plus important après le bloc canadien-français, n'est plus un peuple de la terre; il n'est même plus

-
9. HILL, Douglas, *The Opening of the Canadian West*, ré-impression, Don Mills, Longman Canada, c1967, 1973, pp. 220-232. La meilleure analyse du caractère colonial du développement de l'ouest du pays se trouve dans Doug O'ram, *Promise of Eden : The Canadian Expansionist Movement and the Idea of the West, 1865-1900*. Toronto, University of Toronto Press, 1980.
10. ROY, Gabrielle, *Fragiles Lumières de la terre*, Montréal, Quinze, 1978, p. 17. Toutes les citations subséquentes sont tirées de cette édition.
11. MANDEL, *Contexts*, p. 256.

une minorité au sens véritable. Il se mêle trop à la vie nationale, il a trop participé à une expression canadienne pour mériter ce qualificatif. Étrange chose : ce peuple le plus féru de nationalisme, celui qui aurait pu le plus facilement résister à l'assimilation, est quand même celui qui s'est le plus complètement adapté au pays, qui, non seulement s'y est adapté, mais a contribué à façonner le visage de l'Ouest du Canada. Ses traditions passent, ont passé à l'héritage national. Ses danses, ses costumes pittoresques, ses chants, nous les tenons pour nôtres (p. 85).

Le style du reportage pratiqué par Roy glisse facilement de l'expérience personnelle à l'histoire, ce qui rend quelque peu difficile l'analyse d'un passage comme le précédent. Elle a à la fois tort et raison : tort parce que ce sont les Allemands qui forment le plus important groupe démographique après les colons d'origine française; raison parce qu'il est naturel dans l'Ouest de percevoir cette région comme ukrainienne plutôt qu'islandaise ou allemande. Mais Roy défend une cause particulière. Elle a créé son propre mythe des ethnies, dont le meilleur exemple est *la Petite Poule d'eau*.

Toute œuvre appelle une histoire et chaque auteur possède son histoire privilégiée. Il importe donc de savoir s'il existe une histoire propre aux caractères ethniques de l'Ouest tels qu'ils sont représentés dans les romans de cette région. Dans l'article déjà mentionné, Henry Kreisel illustre sa thèse en paraphrasant sa nouvelle, *The Broken Globe*. Le récit s'articule sur l'opposition existant entre un colon ukrainien, fermement convaincu que la terre est plate, et son fils, un homme de science vivant à Londres. Selon Kreisel, le père appartient à l'un des nombreux personnages que Dick Harrison rattache plus simplement à «un agglomérat d'images domestiques qui évoquent la ruine : la maison abandonnée, le patriarche rejeté, la mère dominée, l'artiste frustré, l'enfant culturellement affamé; toutes ces images parlent plus d'une clôture que d'un commencement».¹² Cette observation est très pertinente parce que l'agglomérat et le sentiment de clôture sont tous les deux évidents dans le roman minoritaire. Je voudrais cependant souligner que ce que Harrison désigne comme un agglomérat constitue en fait un réseau complexe de relations susceptible d'une élaboration structurale. Ainsi le patriarche que Kreisel, Ricou et Harrison décrivent comme une silhouette figée, se découpant sur l'horizon, en suggérant par là que l'immobilisme est une conséquence de l'environnement, peut aussi être interprété comme le point de départ nécessaire de l'action narrative. L'histoire de Kreisel comprend trois personnages : le père, le fils et un narrateur qui participe à l'action. La valeur du père se révèle donc dans sa relation avec les deux autres personnages : de façon directe avec le narrateur et médiatisée par le narrateur avec son fils. En tant que personnage statique, le père évoque une clôture mais il comporte néanmoins d'autres modalités.

Avant d'étudier le personnage du père, j'aimerais aborder une autre des structures de la configuration que propose si clairement *The Broken*

12. HARRISON, *op. cit.*, p. 137.

Globe. Le narrateur est le personnage essentiel, voire celui qui a la plus grande valeur ethnique. Il médiatise l'opposition père et fils, passé et présent, vieux pays et nouveau monde, superstition et technologie. C'est à travers lui que le lecteur devrait partager les valeurs du fils. Dans le roman des minorités, ce rôle de médiation est souvent joué par un professeur, un enfant ou un narrateur. Dans l'histoire de Kreisel, les deux rôles sont combinés puisque le narrateur est aussi professeur. Le rôle du médiateur entraîne une fonction didactique qui a pour but d'établir l'«étrangeté» d'un personnage ou d'un groupe et, graduellement, en modelant le personnage, de l'acculturer, de le faire passer d'objet à sujet. C'est le rôle que se donne Gabrielle Roy dans ses reportages. Par contre, Frederick Philip Grove préfère un narrateur omniscient dans ses romans des prairies. Ce point de vue met en relief le père, le héros essentiel de tout processus de colonisation. En attribuant au père un rôle central, on emprisonne les autres personnages dans des rôles stéréotypés (épouse et mère) ou mal définis (principalement pour les filles). Parler de Grove nous force à soulever la question des ethnies dans toute sa complexité. On oublie trop souvent que Grove appartenait à une ethnie minoritaire, malgré les révélations de Douglas O. Spettigue, et l'on peut se demander quels sont les traits spécifiquement allemands de cet auteur. Plus exactement, comment transforme-t-il son caractère ethnique en mythe?

Pour répondre à ces questions, il faut s'attarder à la thématique des ethnies. Que médiatise le médiateur? On s'accorde à dire que ce sont les traits distinctifs d'une communauté ethnique — aliments exotiques, coutumes spéciales, costumes portés lors des danses et fêtes — qui la particularisent. Gabrielle Roy note :

Il me semble que le folklore ukrainien, comme tous les folklores d'ailleurs, a produit un pur miracle. Car, en définitive, ce qui nous relie à ce peuple, c'est moins son histoire, son passé agité, ses dissensions, son penchant pour la politique, que l'expression poétique de ses malheurs et de ses joies ou, si l'on veut son histoire, mais traduite en poésie et en ardente musique (*Lumières*, pp. 85-6).

C'est donc que le rôle du médiateur accélère le processus d'acculturation à cause de sa fonction de traducteur. A ce sujet, il est important de noter avec quelle rapidité G. Roy passe du folklore ukrainien à «tous les folklores d'ailleurs» : un folklore spécifique devient du folklore général juste au moment où il perd sa nécessité et où il devient bizarre.

Qu'en est-il des structures sociales des ethnies? Comme je l'ai souligné précédemment, associer, à l'exemple de Harrison, patriarche et maisons abandonnées peut prêter à confusion. Comme la plupart des lecteurs des romans des prairies, il a probablement emprunté l'image à F.P. Grove.¹³ La

13. HARRISON, p. 133, Kreisel aussi préfère parler du problème en fonction de l'image. Le titre même de l'ouvrage de Ricou («vertical man/horizontal world») définit une conception de la prose qui vient du «New Criticism» anglo-saxon, bien que ces théories se soient toujours mieux adaptées à l'analyse de la poésie.

perception qu'a Harrison de la famille correspond à celle de Grove : c'est une image d'effritement, qui en termes de rhétorique, peut être qualifiée de synecdoque. Si l'on dit comme Grove que «la ferme elle-même faisait penser à une race de géants», on affirme que «la maison seigneuriale» annonce quelque chose de plus grand. Cette image est sans doute aussi féconde qu'Harrison le prétend, mais elle n'est pas complète. Parce qu'elle est dynamique, elle crée un échange plus important, qui est, selon moi, la participation ethnique aux écritures des prairies.

Le complément du père est bien sûr la mère. Il est toutefois évident que dans la phase de la suprématie paternelle qui correspond à la première génération du roman des prairies, on ne peut parler que de «la mère dominée» selon l'expression d'Harrison. La mère ne sort de l'ombre que dans la seconde phase, ou seconde génération, du roman des prairies, au moment où, en opposition avec le déclin du patriarcat, on peut alors parler de l'émergence du matriarcat. L'importance de la mère, comme par exemple celle de Hagar Shipley dans *The Stone Angel*¹⁴ de Margaret Laurence, peut parfois avoir des conséquences tragiques. La montée de l'influence maternelle n'est possible que parce que le père ne réussit plus à imposer sa domination. La femme est le point de rencontre de la minorité et de la majorité. Cela implique que l'auteur appartient au groupe dominant mais, dans le cas de Laurence, le traitement quasi-mythologique des colons et le rôle que joue la bataille de Culloden dans l'histoire de l'Écosse suggèrent une certaine ambiguïté.

La critique du roman des prairies n'accorde pas une grande importance à la figure maternelle. Harrison donne à entendre qu'il y a opposition entre «le père en voie de disparition» et le patriarche. Il prétend que le père, sur le déclin, est «beaucoup plus universel que le patriarche des prairies ne l'a jamais été».¹⁵ Il cite comme exemple les figures paternelles que l'on trouve dans les œuvres de W.O. Mitchell, de Margaret Laurence, de Sinclair Ross, de Robert Kroetsch; on devrait ajouter celles d'Edward McCourt à cette liste. Bien que l'œuvre de Kroetsch soit aussi ambiguë que celle de Laurence, il n'y a aucun doute que les autres auteurs cités viennent du groupe ethnique dominant. Ils écrivent aussi tous des romans de la deuxième génération : chacun à sa manière fait de la femme un personnage plus autonome que dans les romans de la première génération. On a même parlé de *Badlands* de Kroetsch comme d'un roman féministe.¹⁶

14. LAURENCE, Margaret, *The Stone Angel*, traduit en français par Claire Martin sous le titre de *L'Ange de pierre*, coll. des deux solitudes, Montréal, Pierre Tisseyre, 1976.

15. HARRISON, *op. cit.*, p. 188.

16. VAN HERK, Aritha, «Desire in Fiction : De-siring Realism», *Dandelion*, vol. 8, n° 8 (1981), pp. 36-37.

C'est le personnage de l'adolescente qui catalyse¹⁷ le mouvement du patriarcat vers le matriarcat parce qu'elle fait figure de rebelle, comme l'illustrent les deux romans de Vera Lysenko.¹⁸ Même si c'est un aspect secondaire de l'action dans *Westerly Wild*, il existe suffisamment d'analogies entre le professeur, le protagoniste et Katie Corry — qui se révolte contre un père dominateur — pour nous permettre d'affirmer que là se situe la structure centrale de l'œuvre de Lysenko. La même structure existe, cette fois élaborée plus soigneusement, dans le premier roman de Lysenko, *Yellow Boots*. L'œuvre s'ouvre sur la mort présumée d'une enfant, Lilli Landash. C'est à travers le voile de sa demi-conscience que le lecteur assiste aux préparatifs indifférents de ses funérailles, et même à la confection du linceul. Le narrateur médiatise les attitudes parentales («vieux pays») — c'est-à-dire le folklore, les costumes et les peurs — du point de vue de la pseudo-morte. En plus de ne pas être désirée, cette enfant est considérée comme étrangère. Sa survie la place donc en opposition aux valeurs dominantes du père. La nature même de sa survie aide à la production du code du matriarcat ascendant.

L'importance de la survie de Lilli n'est pas seulement un défi lancé au père. Quand on lui propose un mariage de convenance, Lilli quitte la ferme paternelle pour la ville. En revanche, Harrison pense que Judith dans *Wild Geese* de Martha Ostenso, est envoyée à la ville mal à propos.¹⁹ Je crois que cette intuition est juste au niveau du mode : elle est essentielle pour qu'un échange ait lieu. Le geste de Lilli complète celui de Judith; il trouve son expression symbolique dans sa carrière de chanteuse. La fonction de son art est double : il donne une portée plus générale à l'expérience ethnique et il la réconcilie éventuellement avec son père et sa famille. Elle devient, selon Gabrielle Roy, le porte-parole de «tous les folklores». Lilli actualise un des thèmes centraux du roman en devenant une synecdoque des minorités ethniques. Selon son futur mari, Winnipeg est une ville d'exilés. Ce que tous ont en commun c'est d'«...avoir la nostalgie des vieux pays, du moins en

17. Pour cette notion de catalyseur, voir l'important article de Fredric Jameson, «Magical Narratives : Romance as a Genre», *New Literary History*, vol. 7 (1975), pp. 135-163.

18. LYSENKO, Vera est d'origine ukrainienne. Outre ses romans, elle a écrit une étude assez controversée intitulée *Men in Sheepskin Coats : A Study in Assimilation*. Toronto, Ryerson, 1947. Le seul autre roman ukrainien mis à la disposition des lecteurs anglophones est *Sons of the Soil* de Ilya Kiriak qui a été traduit en anglais par Michael Luchkovitch (voir note 2). Ce roman utilise les mêmes structures que celles que nous avons vues dans la présente étude. Bien que Kiriak soit un homme, l'utilisation qu'il fait de ces structures laisse croire que le féminisme est plus une possibilité universelle qu'un privilège sexuel. Sur ces deux auteurs, voir Frances Swyripa, *Ukrainian Canadians : A Survey of their Portrayal in English-Language Works*. Edmonton, University of Alberta Press, 1978, pp. 66-70 et 80-85. On doit cependant remarquer que l'attitude de Swyripa face au communisme de Lysenko n'est pas judicieuse.

19. HARRISON, p. 114.

esprit».²⁰ Il fait aussi remarquer, plus loin dans le roman, que la chanson est un véhicule pour le partage de l'expérience (p. 279). Parce que l'on a toujours soupçonné Lilli d'être bohème, elle complète l'élaboration du thème central du roman en devenant une chanteuse dans le répertoire de qui tous les folklores se rencontrent.

Son retour à la maison paternelle marque un tournant important dans le roman. La première vision qu'elle a de son père confirme que «le père (est) en voie de disparition» :

Comme elle s'approchait, un homme sortit de derrière la maison et sa silhouette se découpa sur les terres où il n'y avait plus de champs en friche maintenant. La charrue avait tout labouré, même l'homme. Diminué par tout ce qu'il avait donné, il regardait le sol dans lequel ses forces et sa jeunesse avaient été labourées. Ce ne pouvait être son père, pensa Lilli, en le fixant, glacée à la pensée que les années qui lui avaient tant apporté à elle, avaient fait de lui une version pâle et vieillie, comme une copie usée d'un livre d'enfant jadis chéri (p. 292).

Quand elle quitte à nouveau la ferme, elle est symboliquement investie des signes de son nouveau rôle de conservatrice, de défenderesse et de médiatrice.

À travers ces chansons (remarque son frère), d'autres gens de notre pays peuvent étudier ce qui se passe dans le cœur de notre peuple qu'un jour ils ont détesté; ils peuvent voir la beauté qui s'y trouve. Tu deviendras notre porte-parole à tous (p. 301).

Parce qu'elle est bohème, ses chansons sont celles de toute l'humanité.

Harrison remarque que «l'intention derrière le succès de Lilli est tellement évidente que nous ne pouvons pas y croire».²¹ Son jugement est exact si nous limitons le rôle de Lilli au thème de l'artiste.²² Il est toutefois plus significatif, je pense, de voir son rôle comme un effet de la syntaxe ethnique. C'est une syntaxe qui engendre une relation dialectique dans laquelle l'adolescente s'oppose à son père dominateur. La fonction de cette opposition est de créer une synthèse (l'*Aufhebung* hégélienne) qui appelle

20. LYSENKO, Vera, *Yellow Boots*. Toronto, Ryerson, 1954, p. 231. Toutes les citations subséquentes sont tirées de cette édition.

21. HARRISON, p. 147.

22. Les limites qu'impose la définition du personnage comme thème sont visibles dans l'étude de Margaret Atwood, *Survival : A Thematic Guide to Canadian Literature*, Toronto, Anansi, 1972. C'est au chapitre neuf, «The Paralyzed Artist», qu'on trouve les analyses pertinentes. J'ai analysé ailleurs les limites de la thématique. Il est révélateur que le personnage en tant que fonction nécessite une action, alors que le personnage comme thème mène inévitablement à un immobilisme chez Atwood. On doit souligner que Harrison subordonne la thématique à la fonction de l'imagination comme une faculté de transformation. C'est la base de son argumentation dans le premier chapitre de *Unnamed Country*, «Eastern Eyes : The Problem of Seeing the Prairie».

une réconciliation.²³ L'évolution des deux générations est donc décrite dans *Yellow Boots* de Lysenko.

Dans *Yellow Boots*, on décèle aussi deux sortes de didactismes. Le premier fait de l'enfant le médiateur des valeurs folkloriques et du «vieux pays». On sous-entend alors que le lecteur est «non-minoritaire» et que son rôle est de voir le minoritaire comme objet. La seconde intention didactique est explicite dans la deuxième partie du roman, c'est-à-dire quand Lilli part pour la ville. Comme elle acquiert un rôle croissant, de premier plan — une conséquence du changement de la forme du roman, qui, de chronique, devient *Bildungsroman* — la position ethnique du lecteur n'est plus en cause, parce que celui-ci doit partager l'expérience de Lilli plutôt que l'observer. À mesure que Lilli s'ouvre aux autres ethnies, elle devient aussi moins objet et plus «sujet». La technique de Lysenko s'inscrit dans la tradition des reportages de Gabrielle Roy. Parce que le père porte le poids du didactisme initial du roman, et parce que les deux personnages centraux, le père et la fille, fonctionnent à deux niveaux éthiques aussi différents qu'opposés, l'interaction des deux engendre l'échange sémantique qui nous permet de qualifier le roman de «minoritaire».

Il est sans doute inutile de répéter les éléments qui relèvent du code sémantique du père. Kreisel et Harrison ont déjà prouvé que le père est indispensable à la première génération du roman des prairies. Comme autocrate, il est immanquablement le point de convergence d'un champ négatif. Comme figure sémantique, il est un signe de clôture. C'est important parce qu'il est toujours projeté, d'un point de vue critique, comme une fonction autonome. Il ne se confie à personne; il fait subir une répression, de nature sexuelle surtout, à toute sa famille. Il ne peut être un signe de continuité. Combien de personnages de ce type cessent-ils simplement d'exister ou meurent-ils? La mort d'Edmund dans *The Master of the Mill* de F.P. Grove les illustre toutes. Edmund représente le père sans fils, le père de la disparition absolue.

Par contre on peut lire le code de la mère comme une menace fondamentale à celui du père, parce que, non seulement la mère est capable de sensualité naturelle — Judith dans *Wild Geese* de Martha Ostenso n'en est qu'un exemple²⁴ — mais elle fournit aussi un contre-mouvement à l'exclusivité du père. Elle est celle qui intègre, restitue, préserve et concilie. Parfois ses dons sont si nombreux que l'on se demande si elle est vraiment un être humain. C'est particulièrement vrai de *la Route d'Altamont* de

23. L'usage que je fais du mot «réconciliation» ne devrait pas obscurcir le fait que Lysenko ne perd jamais de vue que les rapports entre Lilli et son père sont des rapports de «rébellion» (voir p. 160) et que c'est la justification de l'aliénation que fait subir la communauté à la véritable romanichelle.

24. OSTENSO, Martha, *Wild Geese*, réimpression, Toronto, McClelland and Stewart, 1925, 1961. Ostenso est un auteur d'origine norvégienne.

Gabrielle Roy. Ce roman, qui appartient visiblement à la seconde génération du roman des prairies, pratique le même didactisme que celui dont nous avons discuté à propos de la deuxième partie de *Yellow Boots*. Les professeurs de Christine changent, mais ils vieillissent ou sont déjà vieux. L'enfant, en tant que celle qui perçoit, est donc en même temps celle à qui l'on enseigne et celle qui médiatise l'enseignement reçu. Le lecteur n'est pas surpris qu'elle devienne à la fois professeur et écrivain, comme Roy elle-même. Il existe bien un père répressif dans le livre («le déménagement»), mais ce n'est pas celui de Christine. Son propre père meurt bien avant que ne commence la narration. Tout l'enseignement thématique dans le livre est essentiel et trans-ethnique. La grand-mère parle de Dieu et de la création. Saint-Hilaire, le vieil homme que l'on retrouve dans la seconde partie du livre et qui prend la place de la grand-mère, enseigne l'unité fondamentale du monde naturel. Tous les enseignements que l'enfant reçoit se retrouvent au point culminant du livre pour éclairer la nature de sa relation avec sa mère. La leçon à en tirer est celle d'une nature matriarcale indélébile.²⁵ Les rapports de Christine avec le vieil homme sont les plus explicites. Ceci est important parce qu'il est à la fois un père pour Christine et un grand-père pour ses propres petits-enfants. Le roman suggère qu'en tant que père il était aussi dominant et répressif que les autres pères de la première génération du roman des prairies. Le processus de déplacement qu'opère le matriarcat montant est responsable de ce changement que l'on remarque chez l'homme : de père dominateur, il devient un grand-père plein de sagesse. L'apparition d'un tel personnage annonce la neutralisation complète de la structure d'où naît le roman des minorités ethniques. On peut alors aussi prévoir une transmutation des ethnies, une épiphanie, ce que Roy nomme ailleurs «la paroisse universelle». Un tel concept soulève cependant d'autres problèmes dont nous reparlerons dans la conclusion.

L'un des avantages d'une lecture structurale, c'est que les questions d'«influences», de toute façon difficilement prouvables entre les littératures canadiennes, n'ont nul besoin d'être posées. Elle permet l'examen critique de textes qui n'entretiendraient autrement aucune relation entre eux. Pour des raisons évidentes, la plupart des œuvres de fiction produites dans l'Ouest sont écrites en anglais, quelques-unes en français, d'autres en ukrainien. Parallèlement à ce corpus généralement reconnu, il existe un noyau de romans allemands d'une importance certaine²⁶ dont j'aimerais maintenant examiner un exemple, l'œuvre d'Ilse Schreiber.²⁷

Les deux romans que Schreiber écrivit après son séjour au Canada (dans les années trente) sont le complément et la suite l'un de l'autre. La

25. ROY, Gabrielle, *la Route d'Altamont*, réimpression, Montréal, HMH, c1966, 1969, pp. 225-227.

26. Même si les statistiques ne sont plus exactes aujourd'hui, au début des années soixante-dix Bruce Peel releva 14 œuvres de fiction en français, douze en allemand, quatre en

majeure partie de l'action des deux livres se situe dans les villages allemands du nord-ouest de la Saskatchewan. Certains personnages sont présents dans les deux œuvres et de nouveaux viennent s'ajouter et prendre une place importante dans la seconde. Le personnage essentiel des deux textes, celui qui est l'héroïne du premier roman et qui aide à la constitution du code sémantique du second, est une jeune fille à peine arrivée à l'âge adulte, Jelly Hagen. Son père Pech («poix») Hagen est dominateur comme ceux que nous avons déjà rencontrés : austère et toujours prêt à faire valoir son sentiment de classe, il est distant et hautain vis-à-vis des gens de la ville. Par exemple, il éloigne de sa fille son engagé Bob Laurin, principalement pour des raisons de classe. Au début du roman, pour s'opposer à l'attitude de son père, Jelly s'enfuit de la ferme paternelle. Le titre même de l'œuvre annonce d'ailleurs assez ironiquement cette fuite, *Die Flucht ins Paradies (la Fuite au paradis)*. La vie passée dans une ferme du nord de la Saskatchewan n'a guère fourni à Jelly d'occasions de découvrir le monde. Après avoir lu dans un journal qu'on offrait du travail dans un hôtel de Vancouver, elle part en croyant que c'est l'occasion ou jamais de trouver le chemin du paradis éternel de l'Ouest. Son père est convaincu qu'elle deviendra une prostituée et son attitude envers elle ressemble à celle du père de Lilli dans *Yellow Boots*. Encore plus que Lilli, Jelly adopte une vie de bohème : elle ne se rendra jamais à Vancouver. Elle se laissera porter par les événements, passant de Lloydminster, le centre administratif du district, à la région des cours d'eau aurifères plus au nord, à Edmonton puis à l'intérieur de la Colombie-Britannique. Bien qu'elle ait subi une éducation élitiste, elle parviendra à une compréhension assez exceptionnelle de la vie des ouvriers immigrants. En découvrant l'Ouest canadien, elle se découvre elle-même et, par la même occasion, elle apprend qu'«aller dans l'Ouest» ne conduit pas au paradis.²⁸ Les histoires d'expériences encore plus décevantes que la sienne qui lui sont rapportées au cours de ses pérégrinations la confirment

ukrainien, une en islandais et une en danois. Voir sa *Bibliography of the Prairie Provinces to 1953*, 2^e éd., Toronto, University of Toronto Press, 1973. Depuis, quelques œuvres se sont ajoutées à la liste. L'importance qu'elles ont pour l'étude des écrits des prairies est sous-entendue dans quelques-uns des titres des œuvres de Mehrhardt-Ihlow : *Ausgerechnet Canada : mit lachenden Jägeraugen durch Prärie und Busch. Mit humoristischen Zeichnungen...* (1930) et *Auf Bummel und Pirsch in Canada. Mit humoristischen, etc...* (1931). Ces livres n'ont d'intérêt que pour la sociologie du récit d'aventure.

27. Tous les romans de Schreiber, ses recueils de nouvelles et le journal de ses voyages au Canada furent publiés en Allemagne. On peut donc prétendre que son œuvre, en dépit de son contenu, n'est pas «canadienne». Celle-ci a quand même une grande importance, quel que soit son lieu de parution, à cause de la lumière qu'elle jette sur le problème d'appartenance à une minorité ethnique; elle a sûrement plus de valeur que la collection canadienne publiée par les romans Harlequin.
28. Selon HARRISON, «le voyage vers l'Ouest et les montagnes» est un «motif récurrent», et la désillusion coïncide avec la découverte de soi (voir pp. 90-91).

dans sa découverte.²⁹ Les deux types de didactisme dont j'ai parlé se concrétisent thématiquement dans le personnage de Jelly. Elle mûrit en écoutant des histoires qui sont à la fois de nature ethnique et économique parce que, dans ce roman, le folklore illustre ce que c'était que d'être Allemand au Canada dans les années trente.³⁰

Le second roman, *Der Gott der fremden Erde (le Dieu de la terre étrangère)*, se situe à la veille de la Seconde Guerre Mondiale, quelques années après *Die Flucht*. Le personnage féminin qui prolonge et enrichit la fonction de Jelly Hagen est un peu plus âgé que cette dernière. Dans le premier roman, Jelly est âgée d'à peu près dix-huit ans; Henrike Luers, l'héroïne du second, a environ vingt-sept ans et elle a passé les dix dernières années de sa vie à entretenir la flamme d'un amour perdu. Elle ignore qu'elle est sur le point de retrouver son amant, de sorte que sa recherche du passé fait partie de sa démarche fondamentale : trouver le sens de son expérience. Elle quitte l'Allemagne dans le but premier de venir aider son frère. La forme du roman correspond à un aller-retour, exactement comme dans *Die Flucht ins Paradies*; sa circularité indique le sentiment de globalité dont le code matriarcal semble doté par définition.³¹

Le voyage de Henrike est plus long et plus attentif que celui de Jelly, en partie pour les raisons qui la poussent à partir : Henrike ne fuit pas un père dominateur mais simplement un père qui s'est remarié après la mort de sa femme. Au début, Henrike ne s'accorde que le modeste rôle d'aide de son frère célibataire. L'aura de sensualité qui l'entoure et la disparition de son frère dans le nord ne lui permettent toutefois pas d'assumer le rôle auquel elle aspire. Elle est si séduisante que les trois hommes qui la rencontrent à bord du navire qui l'amène au Canada en deviennent amoureux. Elle a le don, sans doute fâcheux pour elle, d'être l'idéal féminin de tout homme, peu importe ce que l'on voit en elle. De plus, elle possède une force morale qui lui permet d'abord de retrouver son amant et ensuite de le sauver de ce qui est décrit comme un mode de vie «démoralisant» (corrompu),

29. *Die Flucht ins Paradies*, Hambourg, 194-; réimpression, Munich et Vienne, Wilhelm Andermann, 1951, pp. 286-290. Cf. *Kanadische Erzählungen (Contes canadiens)*, Kaiser, Böhm-Leipa, 1941, dont il est le thème dominant.

30. Cf. l'utilisation du personnage de l'adolescente comme médiateur dans une situation similaire, mais avec une moins grande portée économique dans Schreiber, *Die Schwestern aus Memel (Les Soeurs de Memel)*, Berlin, Zeigeschichte, 1934.

31. Cf. l'explication de la signification de la circularité dans *la Route d'Altamont* de Roy, pp. 121-122 et 133-137. Cette circularité fait partie de la notion de continuité dont parle la mère de Christine (voir note 28). La structure circulaire de l'intrigue explique le symbolisme final dans *la Petite Poule d'eau*. On retrouve la même configuration dans *Yellow Boots* de Lysenko. L'aspect négatif de la circularité se trouve élaboré dans les scènes finales de *The Master of the Mill* de F.P. Grove. Sur *la Petite Poule d'eau* (et sa structure circulaire mythique) voir «Le chemin qui mène à *la Petite Poule d'eau*», par J. Allard, *Cahiers Sainte-Marie*, n° 4, Montréal 1966, article repris dans le dossier *Gabrielle Roy*, chez Fides.

l'expression étant entendue au sens que lui donne Grove. La présence de Henrike insuffle une vigueur morale presque mystérieuse aux colons du village agricole déjà décrit dans le premier roman.

Bien que l'on soit tenté de croire que le mari de Henrike est le héros du roman, on se rend vite compte que l'influence de Henrike dépasse les limites de leur couple pour atteindre d'autres hommes et femmes, en particulier Kathrin, la meilleure amie de Jelly dans le premier roman. Henrike et Kathrin vivent une relation morale symbolisée par le bain pris côte à côte à la fin du roman. Dans *Der Gott*, Kathrin épouse Sebastian Höhne, personnage déjà rencontré dans *Die Flucht*. Il défendait alors les droits des immigrants de la région. Parce qu'il dirigeait les fermiers allemands indigents dans leur revendication pour obtenir le secours qu'on leur avait promis, il avait été enfermé à l'asile d'aliénés.³² Dans *Der Gott*, Sebastian se retrouve de nouveau à l'asile à la suite d'une dispute avec son voisin américain dont on apprendra plus tard qu'il est le principal scélérat du roman. Inversant un topos fréquent dans le roman des prairies, Sebastian n'a pas l'intention d'épouser Kathrin tant que sa maison ne sera pas construite.³³ À peine la maison est-elle finie, qu'un feu, qui s'était déclaré dans le champ de son voisin, se propage à sa maison. Après avoir éteint l'incendie, Sebastian tente d'abattre son voisin. La Gendarmerie Royale intervient et inonde la cave où Sebastian s'était réfugié. On le fait comparaître en «justice», ce qui signifie pour Sebastian un autre séjour à l'asile. Cette intrigue secondaire, qui peut paraître insensée de prime abord, a un but bien précis : elle souligne les difficultés économiques de la minorité ethnique; elle sert aussi de point de départ au support moral que Kathrin donne à Sebastian. Parce qu'elle le voit vraiment comme un personnage charismatique, ce qu'il est en fait, elle l'épouse lors d'une courte visite à l'asile et porte l'enfant qui semble avoir été conçu à ce moment. Il est clair que, sans le soutien de Kathrin, Sebastian aurait perdu espoir. Le rôle de Kathrin est donc une répétition de celui de Henrike.

Même si la position du héros qu'est Sebastian aux yeux des colons de la région n'est possible que grâce à l'attitude de sacrifice de Kathrin, la valeur intrinsèque de son rôle mérite analyse. La fonction de Sebastian dans le roman éclaire le problème économique d'une minorité ethnique sous un angle que les autres romans étudiés n'ont qu'effleuré. Sebastian ne cherche pas la conciliation par l'art, comme Lilli Landash, mais plutôt la justice par la confrontation. L'attitude des Anglais face aux Allemands pendant les années trente complique la mission qu'il se donne. Il gagne en crédibilité

32. *Flucht*, p. 187.

33. Les valeurs morales accordées à la «nouvelle maison», qui, dans le roman de l'avant-deuxième guerre mondiale, annonçait habituellement un signe de clôture, sont analysées dans l'article de Susan Jackel, «The House on the Prairie», *Canadian Literature*, n° 42, 1969, pp. 46-55.

quand on apprend que son voisin fait partie d'une bande de contrebandiers qui ont tué le frère de Henrike. Cette découverte lui permet d'obtenir une autre audience au cours de laquelle son rôle de porte-parole de la pauvre classe ouvrière devient clair. Non seulement tous les Allemands du district affluent-ils pour venir offrir leur soutien à Sebastian qui «port(e) la bannière de la liberté et de la justice»; «même les citoyens canadiens d'autres origines se rendent dans la ville du district où se trouve le palais de justice pour assister au procès» (p. 321). Bien que Sebastian soit là présenté comme une figure messianique (p. 320 et p. 325), et que douze policiers de la Gendarmerie Royale tentent de mater l'assistance (composée de «minoritaires») à la pointe des revolvers (p. 324), la fonction structurale de Sebastian en fait l'homme qui unit plusieurs minorités dans une cause commune. Il n'est pas le type de révolutionnaire politique qui fait les manchettes, mais il affronte les autorités et continue le rôle de médiateur que jouent sa femme et Henrike. On n'est donc pas surpris d'apprendre de la bouche de Henrike que Sebastian est le seul homme blanc que les autochtones aiment, alors qu'ils abhorrent tous les autres (pp. 347-8).³⁴

La communauté que Schreiber décrit souvent comme le modèle idéal est celle des Mennonites — groupe qui est à la base de la vision du nouveau monde de Pech Hagen.³⁵ Les deux romans sous-entendent que l'échec de cette vision est dû à l'individualisme du monde des colons. Une autre raison de cet échec est bien sûr Pech Hagen dont les méthodes sont trop exigeantes pour produire des résultats. Par contre, sans Hagen, la possibilité d'un changement dans le système n'aurait pas existé, et c'est ce changement qui forme la base de mon argument. Comme le remarque l'un des personnages de *Der Gott* : «Pech Hagen devait se sacrifier mais déjà sa fille préparait pour les générations futures un endroit agréable et vaste où vivre (*Lebensgrund*)» (pp. 192-3). Sa mort n'est plus un signe de clôture empli du sentimentalisme de la maison détruite de Grove, mais plutôt un terme du processus dialectique dont la signification est proleptique et dont la valeur émerge comme une fonction de l'échange qui caractérise l'écriture des ethnies.

Le terme final de tout le processus est l'effort de collaboration de plusieurs races. C'est, je crois, ce que Gabrielle Roy entend quand elle utilise la métaphore «paroisse universelle». ³⁶ J'utilise volontairement le mot «métaphore» parce que ce mouvement qui commence par une métonymie et

34. Cf. SCHREIBER, *Die Welt des Weizens und der Tränen : mein kanadisches Tagebuch (Le Blé et les larmes : mon journal canadien)*, Hambourg, 1943, réédité sous le titre *Canada : Welt des Weizens (Canada : terre de blé)*, Munich et Vienne, Wilhelm Andermann, 1951, pp. 185-202, livres dans lesquels l'auteur raconte son voyage dans une réserve indienne. Il est évident qu'il y a beaucoup d'affinités entre l'auteur et ses personnages, Jelly Hagen et Henrike Luers.

35. *Flucht*, p. 289.

36. *Fragiles Lumières*, p. 209.

se termine par une métaphore présente une autre façon de décrire le processus transformateur des ethnies. Les ethnies sont d'abord une fonction de contigüité; le néo-Canadien sait qu'il appartient à une minorité définie par rapport à un groupe dominant. Il peut acquérir certains attributs symboliques de ce dernier, comme Nick Kazlik dans *A Jest of God*, mais son rôle a une portée très limitée. On parvient aussi à d'intéressantes considérations quand on constate que le père répressif, dont l'influence domine dans la première génération des romans «minoritaires», peut devenir la représentation symbolique du groupe dominant au contact duquel le groupe ethnique se définit. Ainsi la montée de l'influence de la femme, qui est investie de grands dons de conciliation produit une transformation, de métonymie à métaphore, de la syntaxe sémantique. Au cours de cette transformation il peut aussi y avoir régénération spirituelle du mâle. C'est *la Petite Poule d'eau*, de Gabrielle Roy qui en fournit le meilleur exemple.

Je serais tenté d'interpréter ce roman comme mythe de l'apocalypse, la mise à nu de la possibilité «ethnique» à la fin des temps. La mère Luzina (une allégorie pour la lumière?) et le père Joseph-Marie sont les deux personnages centraux du roman. Ils sont unis par les liens d'un mariage sacré, plus élevé qu'une union humaine. Leurs rapports sont à la fois signe de préfiguration et signe de clôture. Le mari terrestre de Luzina réussit à lui donner plusieurs enfants, mais son rôle de père se limite à celui d'un engagé dont les présences sont rares.³⁷ «Père» est utilisé au sens spirituel, à la manière caractéristique de la seconde génération des romans des prairies; le terme suggère l'asexualité du père naturel, laquelle se prolonge dans la sagesse du personnage presque maternel qu'est le Père Joseph-Marie. Ce dernier est le symbole de la perfection morale : il est le centre d'intérêt du troisième tiers du roman. Le narrateur remarque que «tout était fait pour lui plaire dans la vie du père nourricier de Jésus : sa fonction très pure de gardien, de protecteur ...» (p. 175), car Joseph est, on le sait, le Saint préféré du Père Joseph-Marie. Le prêtre est le père spirituel des habitants du nord du Manitoba, qui représentent «à peu près toutes les races de la terre» (p. 167).

Le rôle maternel de Luzina est clairement illustré dès le début du roman. Même envers Dieu, Luzina ressent «un élan d'affection toute maternelle» (p. 249). Sa stature symbolique n'est comparable qu'à celle du Père Joseph-Marie. Comme le Père, Luzina a une sainte favorite, c'est Marie. Ainsi leur relation se lit au niveau de la métaphore et prend l'allure d'un mariage sacré. Elle suggère d'étendre au roman la définition qu'a Luzina d'une famille. Cette dernière étant perçue comme l'emblème des

37. On le voit vers la fin du roman dans un moment idyllique d'harmonie conjugale. Voir *la Petite Poule d'eau* réimpression, Montréal, Beauchemin, c1950, 1965, p. 270. Toutes les citations subséquentes dans le texte sont tirées de cette édition.

minorités ethniques, la petite famille de Luzina devient le centre d'une famille plus grande (paroisse universelle) dont le prêtre est le gardien protecteur. Du point de vue métaphorique, leur relation soutient le mythe des ethnies et illustre ce mythe dans sa plus grande fonction de figure.³⁸ Une des homélies du père porte sur l'amour et la sexualité transmués en danse et en art; la scène finale du roman nous livre l'homélie comme épiphanie et l'ethnie comme danse.

On ne doit pas en conclure que tous les pères spirituels assument une fonction similaire dans les romans de ce genre. En tant que type, le prêtre de Roy semble remplir une fonction-modèle nécessaire qui permet d'amener un processus à terme. En tant que personnage, il est séduisant sans être particulièrement intéressant. En tant que figure finale et en tant que personnage possédant un passé miraculeux et quasi féérique, il renforce le ton nostalgique du roman. On peut cependant alléguer que toute conscience ethnique est nostalgie, mythe du temps qui passe. C'est vrai à deux niveaux : le premier se révèle dans l'utilisation du folklore dont ces romans sont les musées; le second est la découverte que la différence ethnique (métonymie) ne survivra qu'illustrée dans l'art (métaphore), comme le sous-entendent *la Petite Poule d'eau* et *Ces enfants de ma vie*. Le genre le plus apte à englober de tels romans est l'idylle; un personnage fort est nécessaire, au point de départ, pour atteindre un tel statisme.

Si le signe du patriarcat est dans le fils, la fille contredit la continuité patriarcale. La conscience qu'a Thom Wiens de la façon dont Deacon Block traite sa fille Elizabeth et l'attitude de cette dernière apportent finalement une réponse à sa perplexité morale dans *Peace Shall Destroy Many* de Rudy Wiebe. Elizabeth, tout comme Lucette Lormier dans *Dans le muskeg* de Marguerite-A. Primeau,³⁹ n'est plus en conflit direct avec son père. Il est vrai que ni l'une ni l'autre ne sont plus des adolescentes. Chacune limite par ses actions la fonction du père. Dans la structure de l'intrigue, leur fonction est de produire un échange des codes sémantiques ou de faire obstruction à l'élaboration du code dominant. La mission de Block correspond à celle de Lormier : le séparatisme que les deux filles vivent correspond rhétoriquement à la métonymie. Elizabeth détruit cette métonymie en ayant un enfant de l'engagé de son père, un Métis auquel ce dernier se réfère avec mépris comme une «espèce de...» et qui est le symbole de la corruption contre laquelle Block veut protéger sa communauté. Pour Block, une femme est au mieux un homme manqué. Elizabeth et son amant doivent

38. Même si mon interprétation met l'accent sur l'aspect allégorique et anagogique de leur relation, ils se considèrent l'un et l'autre très différemment. Pour lui, elle est mère et enfant; pour elle, il est père et enfant (voir p. 240 et p. 248). Parmi les femmes Luzina a un statut particulier aux yeux du Père, comme nous le souligne le narrateur : «Curieux était son sentiment à l'égard de cette femme, à l'égard de toutes les femmes peut-être, mais non, à l'égard de celle-ci surtout» (p. 240).

39. PRIMEAU, Marguerite-A., *Dans le Muskeg*, Montréal et Paris, Fides, 1960.

donc être tous les deux surveillés; il en est de même de l'institutrice dont la sexualité transforme la conscience aiguësée qu'a Thom d'Elizabeth en une violence qui met en lumière l'ambiguïté morale de toute la communauté. Structurellement, le code que défie Elizabeth (elle dirait plutôt «règle»)⁴⁰ et l'institutrice se retrouve dans *Fruit of the Earth* de Grove. Dans ce roman, Frances devient aussi enceinte de l'engagé de son père, Abe Spalding, enfreignant les lois morales de ce dernier; le roman se trouve donc transformé en mélodrame. Frances est l'outil qui redonne un poids à la paternité en voie de disparition. Comme Lormier et Block, Spalding refuse à ce point la vie que tout changement fondamental suppose des événements tragiques. Le narrateur nous livre cette information d'un ton grave : «Il avait vécu pour lui-même et devait apprendre que cela ne se faisait pas...».⁴¹ Sans Frances, la possibilité d'une paternité positive n'aurait pas été actualisée.⁴²

Quelques-uns des romans dont j'ai traité étant habituellement inclus dans le corpus «canadien-anglais», on peut se demander si l'on devrait qualifier d'«ethnique» ou de «minoritaire» la dialectique que j'ai décrite. Comme je l'ai souligné, d'une part, le statut de l'œuvre de Margaret Laurence reste discutable, et, d'autre part, les pères qui sont nécessaires pour faire démarrer le processus ne sont pas tous semblables à ceux que l'on retrouve chez Mitchell et McCourt. Par exemple, *As for Me and My House* de Sinclair Ross est une sorte de distorsion du processus dans sa seconde phase. Madame Bentley n'est que le substitut d'une mère et son mari est le fils d'un père absent. La Judith de Ross peut nous rappeler d'autres adolescentes sensuelles, mais on peut douter que sa présence dans le roman modifie de façon importante le code du personnage masculin.

On doit plutôt se demander si le groupe ethnique dominant a besoin d'un père dominateur. Le type de père qui sert de proposition initiale au roman ethnique est conservateur de nature et aussi souvent qu'il le peut, il

40. WIEBE, Rudy, *Peace Shall Destroy Many*, réimpression, Toronto, McClelland et Stewart, c1962, 1972, p. 140.

41. GROVE, *Fruits of the Earth*, ré-impression, Toronto : McClelland et Stewart, c1933, 1965, p. 264.

42. Outre la fin mélodramatique et sentimentale, on ne peut pas ignorer les similarités entre *The Homesteaders* de Robert J.C. Stead et *Fruits of the Earth* de Grove surtout que Stead n'est pas un écrivain ethnique. John Harris est sans aucun doute un «patriarce des prairies» et sa fille Beulah réagit vigoureusement face à ce père qui abandonne ses idéaux au profit de l'appât du gain. Comme Jelly Hagen, elle fuit vers l'Ouest. Sa femme aussi l'abandonne, évitant ainsi d'être «dominée». Ni l'une ni l'autre ne peuvent donc l'aider à retrouver son équilibre. Les aventures de Harris sont dues à sa peur que son fils ait été tué (Spalding ne réagit pas de la sorte à la mort de son fils). Le roman possède le modèle habituel, mais l'opposition essentielle du père et de la fille ne provoque pas le dénouement qu'on espère.

défend le passé, le folklore et les valeurs morales de la génération précédente. Les héros de Grove, autant que ceux de Lysenko, se méfient de la technologie. Le changement est toujours suspect, quoique parfois inévitable, et le signe de ce changement est l'adolescente. De plus, même si le père est souvent le chef de la famille et de la communauté vue en tant que colonie, on doit remarquer que le processus d'adaptation au nouveau monde exige ce que j'ai appelé une opération dialectique, une transformation du code sémantique, c'est-à-dire idéologique. On parle également d'une sorte de révolution à l'intérieur d'une situation coloniale qui est envisagée en fonction d'une réorganisation de la famille. Décrit de la sorte, le mythe des ethnies devient un conflit de classe dont le processus est obscurci, il me semble, par le fait qu'il se manifeste au sein de la famille. L'échange qui se produit dans la paroisse universelle obscurcit donc la réalité de la base économique, nonobstant l'utopie et la nostalgie si l'on en croit Gabrielle Roy. La façon dont Schreiber utilise les personnages de Sebastian et Henrike permet une articulation plus nette de la situation ethnique par le maintien de la métonymie avec laquelle le malentendu minoritaire commence et demeure. La dominance de la métaphore chez Roy et Lysenko (sans parler de la Commission royale sur le bilinguisme et le biculturalisme),⁴³ garantit l'existence des ethnies en tant que mythe.

Harrison affirme que le problème actuel de l'écrivain de l'Ouest est d'examiner la pression qu'exercent les différents types de colonialisme qui s'affirment par la langue.⁴⁴ Par langue, il entend bien sûr la langue que les Canadiens de l'Ouest utilisent pour s'exprimer dans les arts. Il ne nous surprend donc pas quand il affirme que les romans de Kroetsch illustrent le plus fidèlement le problème de l'ambiguïté, c'est-à-dire l'interférence culturelle et coloniale. L'une des préoccupations majeures de Kroetsch est de savoir s'il existe une différence entre la fiction de l'Ouest canadien et celle de l'Ouest américain. On peut donc dire qu'il reprend le problème ethnique mais dans des termes plus modernes que ceux de la période d'immigration et de colonisation quand celle-ci s'étendit du Québec et de l'Ontario vers l'Ouest. Plutôt que de voir les origines allemandes de Kroetsch comme signe, ne devrait-on pas trouver ailleurs les traces d'un mythe plus ancien? Comme Anna Dawe le remarque à propos de son père dans *Badlands*, c'était un homme qui «*se refermait sur lui-même au lieu de s'ouvrir aux autres*».⁴⁵ C'est une affirmation thématique de la première importance : elle traduit la dialectique du mythe des ethnies en une phrase lapidaire qui, transposée dans son nouveau décor, met l'accent sur la compréhension que la jeune fille a des limites de son père, lequel, bien

43. Commission royale, *la Contribution culturelle des autres groupes ethniques*, tome 4, Ottawa, L'Imprimeur de la Reine, 1970, p. 11.

44. HARRISON, *op. cit.*, pp. 207-209.

45. KROETSCH, Robert, *Badlands*. Toronto : New Press, 1975, p. 269.

qu'absent, est toujours dominateur et ce, dans un récit qui met en opposition les expériences distinctes de vie dans les limites de la colonisation dans l'Ouest du Canada et des États-Unis. Les seules faiblesses du nouveau style proviennent de la nature de la confrontation : qu'est-ce qui vient après l'ambiguïté et la duplicité? La réponse se trouve en partie dans la dissipation à la fois merveilleuse et comique du passé mâle dans la conclusion du roman. Peu importe que cette conclusion soit satisfaisante ou non, elle fait des ethnies, par opposition au modèle de changement, un mythe pur : celles-ci laissent enfin la marque de leurs traditions dans le roman des prairies.⁴⁶

46. L'auteur voudrait ici exprimer sa vive reconnaissance à Lucie Lemay-Ratti pour la traduction de cet essai.